

*Vie des CCAF*



*ECRITURE ET INCIDENCES  
DE LA PRATIQUE DE L'ANALYSE*

*Journée des CCAF*

Le 19/11/2016

Foyer des Etudiants Protestants,  
4 rue Titon Paris 75011

9h accueil café

9h30 Présentation, suivie d'un débat, du livre :

*Effraction*  
Éditions des Crépuscules  
par Isabelle Carré

*Le livre est une fiction adoptant la forme d'une correspondance romancée. La rencontre épistolaire de deux personnages tente de mettre en jeu les ressorts de l'analyse, les jalons insoupçonnés, violents et délicats que l'expérience de cette aventure peut faire émerger.*

12h30 Déjeuner

14 h : Des cartels d'*INCIDENCES* de la pratique de l'analyse

*Durant cette après-midi nous accueillerons des propositions pour la constitution de cartels. Notamment celle qui permettra d'interroger l'expérience du dispositif de la passe avec la participation des membres des associations partenaires qui ont contribué à permettre, dans le respect de nos statuts, la transmission indirecte relançant la question de l'auteur, par des témoignages indirects.*

## JOURNÉE DES CCAF DU 19 NOVEMBRE 2016

### PRÉLUDE À L'APRÈS-MIDI

par Bertrand PHÉSANS

Qu'on me permette cette affirmation pour commencer nos réflexions : la psychanalyse, si elle a pu donner lieu – ou dériver, pourquoi ne pas le dire aussi comme cela même en ayant à l'esprit le probable caractère inévitable de cette dérive – à une théorie, est une pratique.

Elle est une pratique qui renvoie à l'institution d'un dispositif dit « la situation analytique » constituée par deux personnages, l'un supposé savoir écouter selon sa singularité, l'autre supposé ne pas savoir ce qu'il dit pour n'avoir ni à choisir ni à limiter ce qu'il lui vient de dire. Dès lors, évidemment, sans ce cadre institué, la situation serait sans doute, dans le meilleur des cas, jugée folle, dans le pire des cas – en France et actuellement – comme un partage quelque peu ésotérique relevant d'un délire à deux dont certains ne sont pas sans se méfier qu'il ne devienne, en faisant nombre, le liant d'un mouvement sectaire. Situation analytique qui produit, ainsi, des propos pouvant prendre l'allure d'un galimatias ou bien de divagations en renvoyant à rien (si je n'ai pas écrit en *ne* renvoyant à rien, n'y voyez aucune faute d'une règle grammaticale que j'ignorerais) c'est-à-dire à la réalité subjective ou psychique. Cependant, l'expérience acquise par cette pratique de la psychanalyse s'est progressivement révélée problématique non seulement au regard de l'explicitation des règles et conditions de son action et de son efficace mais également, et sans doute en corollaire, au regard de sa transmission et de sa communicabilité au point de fréquemment évoquer l'existence d'un intransmissible ou d'un incommunicable.

Si la question a toujours porté sur le comment de cette transmission, même réputée impossible, ne convient-il pas ici de se demander ce qu'il s'agit de communiquer et à qui ? On peut répondre sur le versant singulier de l'expérience faite personnellement par chacun de nous à des fins heuristiques, pourquoi pas, pour tenter d'élaborer le caractère singulier afin d'en faire miroiter, ressortir, ce qu'il peut contenir de valeur universelle. Ici, il semble que cette réponse peut être considérée comme concernant l'un plutôt que l'autre de la situation analytique soit l'analysant plutôt que l'analyste. Par ailleurs, le risque, toujours ici, est de verser dans une psychanalyse-philosophie ou une psychanalyse-théorie

renvoyant à l'attrait ou au plaisir du travail intellectuel et donc en favorisant la tendance à oublier – peu importe la nature de cet oubli – qu'elle est une pratique. Qu'en est-il de *la passe* par rapport à cette réponse, je n'en sais rien par ma part même si j'ai l'idée que son créateur a sans doute eu celle d'éviter cet écueil en imaginant un dispositif reprenant, en son principe, celui de la situation analytique, à savoir l'adresse – mais répétée, indirecte – de discours à plusieurs autres.

Quels autres ? Que se passe-t-il si on prend les choses du côté de l'autre personnage de la situation analytique ? C'est-à-dire l'analyste puisque, d'une part il s'avère que tous les analysants ne choisissent pas ou ne désirent pas prendre cette place, d'autre part qu'un analyste, de nos jours, n'occupe pas tout le temps cette place et exerce d'autres activités professionnelles. Toutes ces questions et réflexions ont-elles un sens car si la pratique de la psychanalyse renvoie à cette situation analytique à deux, toujours renouvelée et toujours nouvelle, pourquoi n'interroger ou n'attendre quelque lumière que de l'un des deux ? Est-ce légitime ou, bien plutôt, est-ce fécond au regard de ce que l'on veut ? Ne peut-on considérer que la situation analytique rassemble l'analyste et l'analysant, qu'ils participent ainsi tous deux d'une même transitoire institution et que, par-là, la pratique de la psychanalyse pourrait s'entendre comme une œuvre commune dont l'interrogation, en tant que telle, pourrait être féconde, notamment au regard des places décalées et des effets de discours qui s'y sont tenus pour chacun singulièrement.

Mon idée en proposant aux CCAF ce nouveau travail en association, en cartels, est double. Idée de permettre ou, en tous les cas, de tenter d'élaborer l'incidence de cette pratique analytique, quelle qu'en soit l'expérience acquise, soit du côté analysant soit du côté analyste, sur l'exercice d'autres activités ; l'autre face de cette idée étant que cette incidence pourrait peut être se révéler comme une façon de *transmettre l'intransmissible* en tant que cette transmission se ferait *en acte* et comme secondairement, c'est-à-dire incidemment, par *incidence*, comme en surplus de cette autre activité engagée. A charge pour nos cartels d'en élaborer quelque chose qui puisse, par son retour à l'institution, à l'AG des CCAF, être la cause d'un nouvel élan de travail vers l'élaboration de la psychanalyse, de sa pratique mais aussi de son institution et de notre association.

Ainsi, il m'apparaît que peut être tout d'abord souligné, de façon extrêmement synthétique, qu'une première occurrence de cette incidence est le fait d'accepter le *flou* des discours toujours présents ; c'est-à-dire en donnant au discours humain articulé un crédit au-delà de toute soi-disant objectivité ou sincérité dont, hors notre champ analytique, on nous rabâche les oreilles. Position qui suppose ne pas craindre, ne pas fuir, ni l'incertitude (toujours structurellement liée à l'interprétation. D'ailleurs

M. Foucault ne s'est-il pas tourné, finalement, vers ce qu'il a appelé l'herméneutique du sujet puis de soi) ni le caractère fallacieux de l'immédiateté ou de la simplicité ; rien n'est donné d'immédiat, rien n'est si simple qu'il apparaît à l'imagination. N'est-ce pas une première et importante incidence de la pratique de la psychanalyse ? Cette pratique ne nous montre-t-elle pas que la situation analytique est une relation d'interprétation ?

Nous ne devons pas avoir peur – une référence explicite à la psychanalyse peut parfois faire perdre toute crédibilité ou toute valeur à notre position – de nous montrer marqués voire véritablement affectés par les résonances de notre expérience analytique dans nos différentes pratiques – profanes si je puis dire, par rapport à la psychanalyse –, c'est-à-dire dans le monde social et professionnel, bref dans le monde commun. Bien sûr, ici, il y a un écueil d'allure insurmontable, celui qui consiste à croire que cette expérience ou cette pratique analytique nous a donné une expertise dans tel ou tel domaine ; croyance qui confine au militantisme lorsqu'elle se soutient d'une théorie devenue, alors, un corps de doctrine et un dogme. Incidence négative, alors, pourrait-on dire, de la pratique analytique mais à nous de poser les conditions de son évitement et il pourrait être élaboré, également, dans nos cartels, ces conditions pour penser comment assumer notre position et donc notre implication dans les tâches qui se proposent à nous, sans prétendre détenir, par avance, les bonnes réponses. Ici, il pourrait être remarqué, par exemple, que la situation analytique en tant que relation d'interprétation est là pour souligner que ce « *par avance* » gommant la singularité est antinomique avec cette expérience analytique puisque celle-ci nous révèle que notre consistance subjective, constituant notre présent, prend son épaisseur dans l'après-coup qui permet de constituer notre passé en éclairant l'existence de ce quelque chose qui insiste, qui demeure et qui se poursuit, nous permettant une élaboration de notre histoire singulière, individuelle et personnelle.

Où l'on voit qu'il peut arriver que cette incidence de notre pratique de la psychanalyse sollicite notre courage ou notre détermination lorsqu'elle nous amène à vouloir éprouver la fécondité d'une intuition dans notre recherche, d'abord et de façon systématique, de ce qui fait la singularité de telle problématique ou question qui nous occupe. Incidence qui peut semer le trouble et s'illustrer, en effet, dans une absence de préoccupation des limites d'un dogme ou en s'affranchissant de préjugés pourtant reçus par ailleurs, ne pouvant éviter de nous installer dans une position d'allure critique conduisant, alors, finalement, à convoquer la question de la position éthique.

Je voudrais conclure provisoirement ces quelques lignes de préambule sur cette question de l'éthique, en référence aux effets de la lecture de Charles Baudelaire par Michel Foucault entraînant son élaboration d'une *attitude de modernité* à propos des Lumières, en vous proposant de concevoir l'incidence de la pratique de la psychanalyse en association avec une *attitude psychanalytique*. Attitude qui pourrait être constituée par un mode de relation au présent en tant que tel, au singulier, et une position de solidarité qui engage une manière d'agir reposant sur le fait d'assumer de se confronter à l'impuissance pour être capable d'en retirer l'énergie de son désir et le principe de sa position éthique.

*Propos à poursuivre ...*

Bertrand PHÉSANS



*Échos des cartels*



*Cette rubrique est destinée à accueillir des échos des cartels et groupes au travail dans les différentes régions. Simple information sur l'existence du groupe, son axe et son mode de travail ou écrits proposés au partage et à la réflexion commune.*

*Adresse possible donc.*

*L'appel que contenait la newsletter est resté sans effet. Je n'ai rien reçu pour cette rubrique.*

*J'ai donc décidé que je ne mettrai pas non plus le texte que j'avais préparé sur l'histoire de Caminantes, d'autant que je n'avais pas eu le temps de le soumettre à ceux qui, à un moment ou à un autre, avaient été concernés.*

*L'écrit convient-il pour ce partage du travail ? Peut-être pas ou pas seulement.*

*Claire Colombier*



*I.-A.E.P.*



*DE LA NÉCESSITÉ DE LA TIERCÉITÉ  
POUR UN ESPACE PSYCHIQUE PROPRE À L'ENFANT*

Intervention de Martine Lesbats-Aimedieu  
au Séminaire I-AEP de Grenoble les 5 et 6 juin 2016

Aujourd'hui je tiens à témoigner de ma pratique psychanalytique d'accueil  
d'enfants et d'adultes.

Les entretiens psychanalytiques en pédopsychanalyse ne cherchent pas à traiter un symptôme ; mais ils l'accueillent, l'entendent comme « ce qui se parle » pour cet enfant, de lui, de son vécu familial, scolaire, de son présent, de son passé ; et à plusieurs voix : celle de l'enfant et celles de ses parents; transfert de l'enfant et de ses parents.

Chez l'enfant, le tiers social, le père, en dernier recours le psychanalyste peuvent faire tiers dans la dyade mère-enfant. Dans le dialogue psychanalytique, la tiercéité ne devrait-elle pas être posée comme « nécessaire et suffisante » à l'efficacité du cadre afin que *l'acte psychanalytique* puisse se déployer ?

Je témoigne au séminaire de l'inter-associatif européen de psychanalyse: ce lieu d'hétérogène, d'altérité, qui regroupe quatorze petites associations freudo-lacaniennes. Ce travail a pu s'articuler, entre nos échanges aux coordinations de cet inter-associatif, au travail en petit groupe sur Marseille ( au groupe régional de psychanalyse hors inter) et à l'apport des situations cliniques présentées par Radmila Zygoris dans son livre *L'ordinaire, symptôme*.

Ces références tierces de mon travail sont du même ordre que la nécessaire inscription du psychanalyste dans un collectif (association) d'analystes, garant d'un tiers entre l'analysant et l'analyste dans la cure.

L'acte analytique, chez l'enfant jeune, le plus souvent, fonde une coupure, une ébauche de tiercéité dans un lien fusionnel mère-enfant. Habituellement, tout se passe sans le recours au psychanalyste. Cette distanciation mère-enfant s'élabore peu à peu. Pour exemple, le « doudou » : l'objet transitionnel de Winnicott illustre *cet intervalle entre* le corps de la mère et celui de l'enfant, dans un advenir de sujet différencié de la mère.

Et au-delà de la fonction d'attachement initial de l'enfant à la mère *les mères transmettent* la langue maternelle et avec elle, les rudiments d'une culture qui permet l'intégration du tout petit dans la communauté humaine dont font partie les parents; son inscription dans sa filiation (ses parents, ses ancêtres, son groupe social), dans le symbolique.

Les entretiens se situent souvent au moment de l'entrée du jeune enfant à l'école maternelle, à ses trois ans : temps de socialisation, de possible mise en place de ce *tiers social* entre la mère et l'enfant.

Chez le psychanalyste, les parents nous délèguent un savoir sur leur enfant. *Ce cadre* ouvre d'emblée une tiercéité, qui pourra permettre à la problématique familiale et à la symptomatologie de se déplier dans la cure.

La cure est un espace créatif, de jeu, où peu à peu une distanciation, une coupure du Grand Autre aliénant peut s'effectuer, ouvrant à un possible advenir subjectif de l'enfant (ou de l'adulte resté enfant) vers un espace psychique propre: « wo es war soll ich werden ».

*Pour l'illustrer*

Il peut s'agir du refoulé fantasmatique : des mises en scène d'historiettes avec de petits personnages ou des marionnettes, des dessins de monstres, de dinosaures, de la guerre. Pour des enfants aux prises avec l'autisme, il peut s'agir d'un rituel, par exemple, faire tourner un train, ou d'une obsession des trous.

Ce sont les revenants, les fantômes, les sorcières, les loups, les vampires, etc...qui ont hantés nos rêves d'enfant.

Le travail se passe souvent à *mon insu*, ce cadre psychanalytique, cet espace d'entre deux dans le jeu mobilise la fantasmatique de l'enfant, qui se délie et, peu à peu, s'épuise.

L'enfant paraît, à un moment donné, *libéré de son emprise des monstres* (ou autre)...et il accède à une subjectivité plus oedipienne.

La répétition symptomatique qui se produit dans la cure n'est pas une répétition à l'identique.

Avec cet enfant dans l'autisme, l'analyste posera quelques mots sur ce rituel du train ou, pour cet autre, nommera tous les objets que peut accueillir un trou.

Dans une créativité, il *JOUE avec les mots*, ouvre au jeu des multiples significations du signifié.

Pour un adulte, « la ritournelle » psychotique des glissements d'un signifié à l'autre, métonymiques dans une continuité sans possibilité de métaphore, après une dizaine d'années d'écoute, l'analyste ouvrira le doute que la couleur rouge du pull over d'un passant lui soit adressée, mais que ce passant porte du rouge pour de nombreuses possibles autres raisons en fonction de son être à lui, de son existence de petit autre, différencié du patient.

Donner du jeu, de l'espace entre les signifiés.

*Pour en revenir au tiers.*

Au début, je bataillais pour recevoir les pères avec peu de succès et pas toujours l'efficacité attendue. Je cherchais aussi à recevoir l'enfant seul, suivant le modèle de la cure d'adulte. Cela a jonché mon parcours de nombreuses interruptions brutales, quand l'enfant avait investi le lieu, le malmenant.

J'ai du être attentive aux transferts des parents et accompagner les séances de l'enfant par des séances d'accueil d'un parent. De loin en loin, ou pendant des temps longs de suivi du parent.

La remarque que la cure décollait autour d'un moment transférentiel fort de la mère (ou du père) où un événement, un ressenti a pu se livrer, dénouant le symptôme de l'enfant intriqué aux problématiques parentales.

L'enfant pouvait advenir à sa propre subjectivité, ne plus être l'objet fantasmatique pris dans la fantasmatique maternelle ou paternelle.

*Pour exemple :*

Cet enfant de dix ans, un peu fou, dépenaillé, perdant ses chaussures, non lacées. Après plusieurs mois, je reçois la mère, qui me révèle qu'elle attendait dans l'église le jour de son mariage : son premier amour , un prince qui dirait « je m'oppose à ce mariage »...

Un ballon de baudruche s'est dégonflé. L'enfant fantasmatique de ce mari, qui n'était pas ceci...pas cela...pas Le Prince, a pu advenir comme sujet. Sa présentation, sa manière d'être a changé, d'un jour à l'autre.

Les exemples ne manqueraient pas.

Aujourd'hui, si cela semble possible ( par un embryon de demande de la mère) ces embarras, ces impasses avec les enfants m'amènent à proposer aux mères de parler de leur lien étroit avec leur enfant, qu'elles disent souvent fusionnel. Je privilégie l'accueil des mères mais il peut aussi s'agir des pères.

Serais-je lassée de recevoir des enfants ? Possible.

C'est aussi l'impression que le travail avec l'enfant s'enlisera, si la distanciation mère-enfant n'est pas travaillée du côté de la mère, dans un temps initial (qui peut se limiter à ce seul suivi).

Voilà ma question :quelles conditions *pour que l'acte analytique survienne dans la pratique ordinaire* du psychanalyste .

Martine Lesbats-Aimedieu 1<sup>er</sup> Juin 2016

## CONQUÉRIR

C'est une note de bas de page d'une édition française de *La question de l'analyse profane* qui a été le motif de ce titre.

Lorsque Freud énonce : « la vie sexuelle de la femme adulte est bien encore pour la psychologie un *dark continent* », le renvoi précise que l'expression « *dark continent* », c'est l'Afrique et l'auteur de *Through the Dark Continent*, Henry Morton Stanley, qui en tant qu'explorateur, a été le conseiller du Roi des Belges Léopold II au temps de la colonisation du Congo.

Mais c'est le phénomène de la langue qui est ici à explorer. Freud se réfère à deux reprises au livre de Stanley :

- en 1896, après l'accueil glacial opposé à son « Étiologie de l'hystérie », il écrit à Fliess « et tout cela après qu'on leur ait indiqué la solution d'un problème plusieurs fois millénaire - une source du Nil - ».
- en 1926 lors de la rédaction de *La question de l'analyse profane*.

Dans les deux cas le terme connote la question de la sexualité féminine, mais c'est cette figure « *dark continent* » qui sera reprise dans la langue, détachée de son contexte d'origine, et suivra son propre destin.

La langue permet des rapprochements que l'esprit parfois évite ou même rejette. Quand Freud, à 30 ans de distance, utilise ce qui est devenu un mot-de-la-langue, il le fait en maintenant sa position, à savoir que c'est dans l'enfance qu'il faut rechercher « les sources du Nil ».

D'ailleurs, un peu plus loin dans le même texte, il fait allusion à Breuer Anna O. et aux *Études sur l'hystérie*, faisant ressurgir un passé encore bien présent, mais peut-être uniquement pour lui-même et pas pour « l'interlocuteur impartial ».

Il n'en demeure pas moins que « *dark continent* », avec ses connotations de mystère, voire de monstruosité, beaucoup plus que par sa référence à la couleur a engendré des effets dépassant de loin le simple vocable.

C'est ainsi que des critiques américains de la psychanalyse lui reprochent d'être un retour « to darkest Africa ». Le poète Jean Paul (Johann Paul Friedrich Richter) bien avant la publication du livre de Stanley, dans la veine romantique (et goethéenne) de l'introduction du concept d'inconscient, compare cette découverte de l'Afrique à la recherche de la vérité. Ce lieu de ténèbres est désormais celui de l'inconscient et de la vérité.

Si l'inconscient est un lieu, il peut être mis au jour, déterré, conquis (à l'instar de la ville de Troie). La métaphore de Jean Paul « *dieses wahre innere Afrika* » permet dans le domaine littéral un rapprochement du « *continent noir* » et de la vérité (du désir ?) que la métonymie « *dark continent* » n'opère pas. Par contre cette expression courante, par contiguïté, fait se rapprocher « *continent noir* », « *Afrique* », « *esclavage* », « *féminité* » ... dans la langue, car la réalité socio-politique ne peut être dénoncée (ou dénotée) mais juste connotée.

A qui attribuer ce « *continent noir* » ? aux femmes ? à la Féminité ? à la féminité de Freud ? à la pensée de Freud ? à la pensée de la féminité ?... La série semble pouvoir continuer à l'infini... Il n'en demeure pas moins qu'après le rejet de la scène sociale initiée par la conférence de 1896, Freud ne renonce pas (il garde la nuque raide), travaille beaucoup, descend aux enfers, publie la *Traumdeutung* et *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, réunit des collègues autour de lui, et pourra bientôt écrire : « *Ich bin zuversichtlich, wir erobern bald die Psychiatrie* ».

Mais pour autant il aura désormais affaire à d'autres « *continents noirs* » sur la scène institutionnelle.

Sous réserve du prononcé...

Michel Didierlaurent

Ce texte servira de base à l'exposé de M.D. au prochain séminaire de l'I-AEP, *Transfert et lien social*, organisé par le GAREPF les 29 et 30 octobre 2016, à Sainte-Luce – Martinique.



*Rebonds*



*UNE RÉPONSE DE PIERRE EYGUESIER*

*AU TEXTE DE DOMINIQUE LALLIER-MOREAU*

Chère Dominique,

Merci de l'envoi en primeur de ton texte à paraître dans le Courrier des Cartels. Tu es la seconde, après Albert Maitre, à dire quelque chose dans notre association à propos de *Psychanalyse négative*.

Deux réactions de détestation, avec un enrobage de politesse éristique (Albert), et d'empathie pour le pauvre Pierre qui doit souffrir le martyr pour écrire des choses pareilles (toi, dans le carton que tu joins à ton texte). Mélancolie, nihilisme, manie-dépression, tout cela est vrai en un sens mais rate l'essentiel: ce livre, qu'il ne faut à mon avis surtout pas réduire à un accès de transfert négatif, contient bien d'autres avancées que son vernis de colère à l'égard des collègues.

Ce que j'ai tenté, je me tue à le dire, est de prendre à bras-le-corps la question vertigineuse du «malaise»... De cela, qui pouvait faire débat, qui aurait dû faire débat chez nous, je n'entends pas grand-chose dans ta réaction, pas plus que dans celle d'Albert.

J'ai farfouillé, j'ai cherché, étudié, tenté de comprendre comment la rupture entre l'affect et la représentation avait sa source dans l'histoire. Freud, Lacan m'y encourageaient. Je suis allé dans cette voie d'une entame négative, d'une encoche à partir de laquelle l'émancipation de la pensée, en principe voulue par les psychanalystes mais toujours différée, devient *actuelle*. Dire que non, cesser de se réfugier dans les bondieuseries de la démocratie et la psychanalyse maternante, cela me semblait le minimum pour que notre association, aujourd'hui moribonde, redémarre.

Au lieu de ça: Pierre flippe. Bien sûr que je flippe! La peur, la traque de la singularité, l'alignement sur une psychanalyse sans style, sans précision, curetonesque, ont définitivement pris le dessus aux Cartels. On pourra toujours me reprocher de faire le caractériel, mais qu'au moins on me lise!

Bise,

Pierre

18 juillet 2016

*Je mets à la suite deux extraits de critiques dont il n'a pas encore été fait état dans le Courrier.*

Extraits de la critique de Joseph Rouzel parue dans Kiosque

<http://www.psychasoc.com/Kiosque/Pierre-Eyguesier-Psychanalyse-negative>

Voilà un livre comme je les aime. Impliqué, vif, intelligent, habillé dans un style léger et grave à la fois. Exigeant et dérangeant, mais aussi accueillant. Bref un livre qui frappe. L'auteur psychanalyste, philosophe, formateur, qui a exercé aux CEMEA durant quelques années, écrivain, éditeur, n'y va pas de main morte. La psychanalyse est gravement malade. Et ce ne sont pas les Onfray et autres livres noirs qui l'on empoisonnée. Les psychanalystes eux-mêmes s'en sont chargés. D'aucuns se complaisent dans des guerres microcholines dignes de Rabelais, d'autres portent haut les étendards d'une dérive religieuse larvée, d'autres encore se vautrent dans les marigots de jargons et de savoirs savants désarrimés de la clinique... Dans la pratique la posture du sphinx muet va de pair avec les bavardages du prosélyte. [...]

[...] son entreprise, que je ne peux m'empêcher d'associer aux prémices qu'il explorait, il y a des années, dans son premier ouvrage, issu d'une recherche universitaire, sur la découverte de Freud de la cocaïne (*Comment Freud devint drogman*, 1983), participe d'une dimension critique sans laquelle la psychanalyse rentrerait dans le lit d'une méthode d'adaptation parmi d'autres. Du coup dans le titre de « psychanalyse négative », j'entends le « négatif », comme cet effort permanent de négativer, d'extraire, de soustraire cette charge de jouissance, dont, comme tout un chacun, l'analyste porte les affres et les stigmates cela ne va pas sans une bonne dose de savoir et de déconstruction de ce savoir. Savoir ne pas savoir, position de base du psychanalyste, n'opère qu'au prix de ce déplacement et dépassement permanents. base du psychanalyste, n'opère qu'au prix de ce déplacement et dépassement permanents. Pierre Eyguesier nous en apporte l'illustration, en acte.

Extraits de la critique du sociologue Luc Boltanski

<http://www.liberation.fr/auteur/14760-luc-bolstanski>

Bonne nouvelle : la psychanalyse retrouve le chemin du politique et, par conséquent, la possibilité de renouer avec l'histoire, la sociologie, voire l'économie. Un dialogue qui, de l'Ecole de Francfort, à partir des années 20, au structuralisme des années 60-70, n'a cessé de féconder les sciences sociales dans leur ensemble. [...]

Que peut le psychanalyste ? Certainement pas guider ses patients vers un mieux vivre, conçu, dans une logique utilitariste, comme une sorte d'hygiène, serait-elle des pulsions, ce qui a pu être une des tentations de la psychanalyse, devenue une sorte de «*savoir sur le sexe ou comment en être soulagé*». Car «*il n'y a pas de savoir vivre*». Mais il peut, en prenant appui sur la technique de «l'association libre», accompagner les analysants dans leur «*mise en errance de la pensée*», c'est-à-dire les suivre sur la voie de leur émancipation.

*Lire, voir, entendre*



Nestor Braunstein  
**Traduire la psychanalyse**

Interprétation, sens et transfert  
Traduit de l'espagnol par Jacques Nassif

« Le titre de ce livre pourrait faire croire que la psychanalyse tend à devenir une langue étrangère, à traduire donc. Pourquoi pas ? Car il est bien vrai qu'à chaque nouvelle génération, son savoir s'obnubile, refoulé qu'il se voit par la banalisation de ce qu'avaient de plus vif ses trouvailles les plus bouleversantes.

Nestor Braunstein s'emploie justement à sortir la langue de la psychanalyse du confinement dans les cabinets de ceux qui la pratiquent. Il la confronte à celle qui se profère sur la place publique où confluent les savoirs et où se déchaînent les mises en question. Son discours en ressort renouvelé et ragaillard.

La question du sens occupe une place centrale dans la recherche ici déployée, qu'il s'agisse de celui à retrouver lors du passage de la langue des fondateurs, Freud et Lacan, à celle de leurs épigones, ou de celle des procès mis en jeu dans la compréhension des énoncés : ceux convoqués dans le transfert ou ceux qui sous-tendent la croyance en l'effectivité de la Science ou au Dieu de la religion, surtout quand on lui prête l'interdit de toute représentation.

On le verra, cet essai, qui pourrait devenir un classique, travaille donc le même thème en six variations qui donnent l'impression de parvenir à l'épuiser, mais qui ne font que le reprendre pour en aiguïser les arêtes et le relancer jusqu'à rendre la psychanalyse elle-même aussi évidente qu'insubmersible. À traduire donc et retraduire sans trêve.»

Jacques Nassif

Néstor A. Braunstein est psychanalyste, docteur en médecine et chirurgie, ancien professeur des Universités de Córdoba (Argentine), UNAM (Mexique) et actuellement professeur invité auprès des Universités de Barcelone et Madrid (Espagne). Pionnier de l'enseignement de Lacan au Mexique, il est devenu une référence incontournable de la psychanalyse dans le monde hispanophone.

Ouvrage traduit par Jacques Nassif, psychanalyste à Paris et Barcelone, membre des cartels constituants de l'analyse freudienne.

**CARACTÉRISTIQUES DE L'OUVRAGE**

Collection « Point hors ligne »

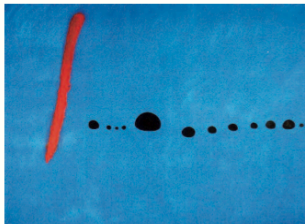
ISBN : 978-2-7492-5255-1 9782749252551

14 x 22, 300 pages env., 28 € env.

**Mise en vente : 20 octobre 2016**

**TRADUIRE  
LA PSYCHANALYSE**  
INTERPRÉTATION, SENS ET TRANSFERT

**NESTOR BRAUNSTEIN**



POINT HORS LIGNE

**éres**

À l'occasion de chaque nouveau livre, Nestor Braunstein soumet la psychanalyse à la même épreuve : il la sort du confinement où l'enferment les cabinets, pour l'installer sur la place publique vers où confluent d'autres voies de la connaissance. Il questionne la théorie et la pratique psychanalytiques pour voir dans quelle mesure elles tiennent le coup quand elles se voient assaillies par des mises en question venues d'ailleurs. Celles-ci ressortent renouvelées et ragaillardies, mais surtout ventilées à l'oxygène de l'imagination et de l'érudition. Traduire la psychanalyse lui permet de confirmer le bien-fondé de sa méthode qu'il applique à une réflexion exceptionnelle concernant les procès mis en jeu dans la traduction, le transfert, le lieu de l'Autre par excellence qu'est Dieu même, et l'épineux problème du sens conféré aux énoncés.

« Depuis des années, je rêve d'écrire un roman à deux voix, mêlant la mienne à celle d'un auteur qui y participe en sa lecture, comme le fait un psychanalyste soumettant son écoute aux flux des associations de son analysant. Traduction ou transfert, et de qui à qui ?

Cet essai de Nestor Braunstein, si réussi qu'il deviendra un classique, travaillant le même thème sur cinq partitions différentes, au point de donner l'impression qu'il parvient à l'épuiser, m'amène à penser que mon rêve, un rêve d'analyste écrivain et traducteur, pourrait bien être devenu réalité. »

Jacques Nassif, traducteur du présent livre, psychanalyste et auteur, entre autres, de

*L'écrit, la voix* (Aubier 2004)

EFFRACTION par Isabelle CARRÉ

aux éditions des Crépuscules

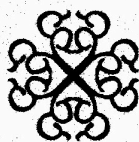
Préface et post-face de Jacques Nassif

**L**'écriture d'un récit, sa mise en fiction, vient redonner sens et vérité au sujet et à son histoire :

*« J'arrive même à me dire à ce jour que je n'ai pas subi une imposture, mais que je l'ai tout simplement vécue, là où j'en étais de ma vie, sans avoir pour autant renoncé à ce qui m'inspire. Je n'ai jamais totalement fermé les yeux, et j'aime à dire que je ne suis pas aveugle, même si je me plais à raconter, dans mon roman familial, que j'aurais pu l'être.*

*Non, je ne suis pas aveugle, juste myope... Au point que l'éclat de vérité n'éblouit pas, ne change finalement rien, puisque je suis arrivée à ce point du Sujet barré, qui me permet, dès lors, de me barrer... sans bruit, ni long discours, sans prétention.*

*Ce n'est que le début de l'histoire... »*



Isabelle Carré est psychiatre et pratique la psychanalyse.

DEUX EXPOSITIONS  
FONDATION GULBENKIAN (PARIS)

FEST

# Festival de l'incertitude

Exposition 1 : 4 octobre – 6 novembre

*De l'intranquillité*

Je pense que c'était John Cage qui m'a dit une fois: « Quand tu commences à travailler, tout le monde est dans ton studio – le passé, tes amis, tes ennemis, le monde de l'art et, plus que tout autre chose, tes propres idées – tout le monde est là. Mais au fur et à mesure que tu poursuis ta peinture, ils commencent à partir, un à un, et te laissent complètement seul. À cet instant, avec un peu de chance, toi-même tu pars. »

Philip Guston, *Collected Writings, Lectures, and Conversations*  
(ed. Clark Coolidge). Berkeley: University of California  
Press, 2011, p. 30.

Exposition 2 : 17 novembre – 18 décembre

*Du possible*

[www.gulbenkian-paris.org/](http://www.gulbenkian-paris.org/)

Proposée par C.C.

## *AGENDA*

21 et 22 janvier 2017      A.G. statutaire des CCAF

4 et 5 février 2017      Coordination de l'I-AEP

## *BLOC – NOTES*

*Les textes pour la publication qui fera suite à la journée  
sont à envoyer au plus tard  
le 5 décembre 2016  
à Claire Colombier [ccolombierpro@gmail.com](mailto:ccolombierpro@gmail.com)*

